

titres, surtout anciens, sans compter les manuscrits et les 127 journaux et périodiques étudiés), l'histoire de la société française de la Restauration, souvent comme un texte à part : documentation solide, qui a déjà attiré l'attention des historiens. L'ouvrage fera date – et pas seulement dans l'histoire de la Critique.

Hans Peter Lund

COPENHAGUE

J.-Y. TADIÉ : *Introduction à la vie littéraire du XIX^e siècle*. Collection Études Supérieures (34), Bordas, Paris 1970. 146 pages.

Voici, dans l'excellente série des « Introductions à la vie littéraire » le volume sur le XIX^e siècle. Disons tout de suite que le titre de la série est mal choisi : il s'agit en réalité d'essais sur les courants de la littérature siècle par siècle. Étant données les limites de la série, les auteurs sont souvent amenés à présenter leurs solutions au lieu d'introduire les problèmes ; de même, « la vie littéraire », qui aurait pu être saisie par des études comparatives, génétiques et biographiques, reste, dans ces conditions, incomplète. Les difficultés à surmonter dans la présentation du XIX^e siècle ont été d'autant plus grandes qu'il s'agit du siècle le plus riche et de celui où se manifeste indiscutablement l'évolution littéraire la plus marquée. Le résultat est loin d'être satisfaisant, mais il représente tout au moins une tentative sérieuse pour cerner ce siècle.

Le plan de l'ouvrage est conçu à l'encontre de la chronologie linéaire propre aux collections Lagarde et Michard, Castex et Surer (qu'on emploie, au Danemark, au niveau universitaire, niveau auquel la série en question est destinée). C'est un avantage énorme, qui a cependant pour inconvénient d'exclure toute perspective diachronique sur la littérature. J.-Y. Tadié, spécialiste de Proust par ailleurs, propose comme essentiels trois aspects de cette littérature : « L'affirmation de l'individu », « La conquête et le refus du monde » et le « Domaine de l'imaginaire », chacun comprenant un certain nombre de thèmes. Seulement, il aurait fallu préciser qu'il ne s'agit pas des « thèmes qui ont intéressé tout le siècle » (p. 7), mais de ceux qui intéressent le critique ! Cela devient clair à la lecture. De plus, les thèmes choisis ne se manifestent pas dans tout le XIX^e siècle ; ainsi les thèmes du « langage » et du « symbole » (mais s'agit-il vraiment de thèmes ?) concernent surtout le Hugo d'après 1850, Baudelaire et Mallarmé (encore que Tadié aurait pu nommer aussi le Parnasse !). De même il note au moins une exception, mais une exception très importante, à la « subjectivité » (pp. 12–20), très bien définie d'ailleurs comme « autobiographie éclatée » : Mallarmé (p. 18). Il y en a d'autres – tout d'abord les Parnassiens. Ainsi, même si l'on indique consciencieusement les problèmes qui restent à résoudre (importance du Parnasse, socialisme ou esthétique chez Balzac, chez Hugo, chez Zola (p. 55 s.), on risque, dans les limites données, de ne pas être assez précis quand il faut définir les tendances littéraires.

Ensuite, il me paraît dangereux d'esquisser, dès la page 20 ss., les « éléments d'une psychologie », livrés par les formes littéraires : « la solitude », « les passions », « l'angoisse ». En dépit des exemples donnés, je doute fort que « les

passions » soient très caractéristiques de ce siècle comparé aux autres. De même, la présentation de « l'histoire comme science », qui veut donner des formules générales valables pour tous les efforts scientifiques du siècle, fait voir les défauts d'un style trop serré : d'une part « le développement de la littérature historique précède (...) du moins celui des grandes études historiques », d'autre part « ce qui fait vivre l'Histoire, c'est le dialogue de l'érudition et de l'imagination » (p. 65). Parlons plutôt de tendances communes, parallèles, ce qui ressort d'ailleurs des pages instructives sur « l'engagement de l'historien » et sur « critique et subjectivité ». – Quant à l'emploi des concepts, souvent nécessaires pour qui veut saisir les époques littéraires, on note que « progrès » équivaut à 'continuité' (références : *La Pente de la rêverie*, *La Maison du berger*) : il n'est pas question, ici, du progrès social, d'une si grande importance pour Baudelaire et pour d'autres (p. 58 s.).

Par contre, ce qui est bon dans cet ouvrage, ce sont les chapitres : « l'histoire comme science », « le scientisme », « le réalisme », « critique et science de la littérature », et « la dénonciation du scientisme », chapitres qui, tous, rassemblent (par tendances ou par auteurs), au lieu d'éparpiller, comme c'est le cas de toute la première partie sur « l'affirmation de l'individu ». Notons qu'il y a dans les bons chapitres des indications de rapports diachroniques...

On trouve, en appendice, une bibliographie très sommaire ; la plupart des références sont données en note au cours de la présentation, ce qui me semble être une solution maladroite dans un ouvrage qui se veut 'introduction'. Quant au choix des œuvres, cependant, je n'y trouve rien à redire : sont cités abondamment les ouvrages des meilleurs critiques, et – au bon endroit – les œuvres littéraires. Exemple : *Lorenzaccio* représente à la fois la subjectivité (p. 12) et les œuvres politiques (p. 64) ; il figure de plus comme une œuvre représentative de la distance qui sépare l'écrivain du peuple (p. 54).

Somme toute, pourvu qu'on sache garder « la volonté de revenir sans cesse aux textes, le goût d'y vérifier – ou d'y contester – une idée qui aura été suggérée », comme le propose le directeur de la collection, on saura certainement tirer profit de cette mise au point sur un siècle difficile. On pourrait, aussi, lire parallèlement la solide *Histoire de la littérature française* (vol. 2), publiée, dans de meilleures conditions, dans la collection « U ».

Hans Peter Lund

COPENHAGUE

SERGE DOUBROVSKY ET TZVETAN TODOROV (dir.) : *L'enseignement de la littérature*, Plon, Paris 1971, 640 p.

C'est devenu un lieu commun de dire que l'étude de la littérature est une science qui se cherche. Dans cette recherche vient à point un livre intitulé *L'enseignement de la littérature*, qui rassemble – sous l'heureuse direction de Serge Doubrovsky et de Tzvetan Todorov – les conférences et les discussions du colloque de Cerisy, tenu au mois de juillet 1969. C'est donc un parallèle aux *Chemins actuels de la critique*, parus il y a quelques années.

Comme le disent bon nombre des interventions et comme le souligne Todorov